

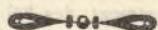
LES

MODES PARISIENNES.



Sommaire.

MODES, FASHIONS ET CAUSERIES. — L'AÉRONAUTE HOLLANDAIS, nouvelle (4^e partie). — UN AMOUR EN PROVENCE, par THALÈS BERNARD (3^e partie). — CHRONIQUE THÉÂTRALE ET MUSICALE.



MODES, FASHIONS ET CAUSERIES.

Donc, chez la baronne A.... nous vîmes des merveilles, et nos lectrices se souviennent que dans notre dernier bulletin nous avons promis de leur en parler : les caisses et les cartons épars qui devaient suivre la nouvelle mariée aux eaux des Pyrénées renfermaient les toilettes les plus diverses. Parlons d'abord des robes de bal; les jeunes femmes rêvent toujours danse, et les bals d'été, les bals qu'on donne aux eaux, avec des bois, des prairies, des torrents et des montagnes pour perspective, leur paraissent tout aussi séduisants, tout aussi dignes d'élégance que les bals d'hiver de nos salons les plus cités. D'ailleurs une nouvelle mariée est toujours sous les armes, c'est-à-dire sous les fleurs, sous les dentelles, sous les gazes. La jeune baronne A.... avait donc dans son bagage quatre robes de bal. L'une (qui ressemblait à une coquetterie de visiteuse se rapprochant des frontières de l'Espagne) était en dentelle noire de chez Violart, avec pardessus de taffetas noir : la jupe était à fond uni et à hautes bordures formées par des enlacements de dessins byzantins de trente centimètres de haut; deux longues tiges de fuchsias roses de chez madame Tilman relevaient la tunique supérieure sur les deux côtés, et ces tiges aboutissaient en s'amointrissant sous la pointe du corsage, au milieu de laquelle flottait un large nœud de ruban noir gaze et satin; le corsage, décolleté, était tout en dentelle noire, et autour des manches bouffantes très-courtes s'enroulait une frêle guirlande de fuchsias. Bien entendu que dans un des cartons de la baronne était une couronne des mêmes fleurs destinée à la coiffure. La deuxième robe de bal était en tulle blanc très-fine : la jupe était presque entière-

ment recouverte de cinq volants de dentelle de Bruxelles (toujours de chez Violart); le dessin de ces dentelles, à larges dents, était des branches de passeroles; chaque branche remplissait une dent; les mêmes dentelles, en plus petit, garnissaient le corsage à la Vierge et les manches courtes. Avec cette robe la jeune baronne devait mettre une parure en perles et turquoises, et pour coiffure une jolie résille de chez madame Tilman, composée d'un tissu en plumes bleues et en perles blanches. La troisième robe de bal était en tulle illusion paille avec par-dessous de taffetas de même nuance : la jupe était à double tunique : la première était garnie de bouillons jusqu'aux genoux, et ces bouillons très-touffus étaient parsemés de tiges de jasmin d'Espagne jaune de chez madame Tilman; la seconde tunique, dont le bord était soutenu par-dessous d'un large ruban, flottait jusqu'au dernier bouillon de la première; le corsage, à pointe, était tout recouvert de bouillonnés de tulle paille et de blonde de la même nuance et à filigrane d'argent de chez Violart. Avec cette robe, la jeune beauté brune devait poser dans ses beaux cheveux noirs des branches naturelles de jasmin jaune de Séville, qui à jour dit franchiraient pour elle les Pyrénées. La quatrième robe était en gaze de Chine rose toute brodée de dessins indiens en fil d'or et en petites perles d'ambre. Ces broderies, d'un goût si étrange et si rare, servaient de bordure à la double tunique de la jupe, et se répétaient sur le corsage à la Vierge et sur les manches plates et courtes. Avec cette robe, la jeune baronne devait mettre dans ses cheveux des grappes de cassies, de cette fleur à l'odeur pénétrante et suave, qu'on ne trouve qu'à Nice et dans quelques villes de l'Andalousie, et dont la forme ressemble à de petites boules d'ambre barbuës. A côté de ces élégantes toilettes de bal étaient rangés dans un carton les canezous en dentelle noire et blanche, un beau châle de dentelle noire, un mantelet tout en point de Bruxelles, des manches, des cols et des fançons en point d'Angleterre. Tous ces objets avaient été choisis chez Violart. Dans un carton à part brillaient les petits bonnets en plumes et en fleurs de chez madame Tilman : un tout en fleurs de pêcher et petites blondes blanches nous a paru ravissant, ainsi qu'un autre en myosotis et en petites blondes noires; les barbes de ce dernier bonnet étaient toutes parsemées de ces mêmes fleurs. Ma-

dame Tilman avait aussi fourni les tiges de kobéas qui ornaient un joli chapeau de paille de riz, et les campanules blanches qui s'enroulaient autour de la passe d'un chapeau de paille d'Italie d'une finesse superfine. Madame Tilman rivalise si bien avec la nature et ses fleurs parfumées sont si attrayantes, qu'elles sont adoptées pour les ornements de tous les chapeaux d'été, de préférence aux plumes et aux rubans.

Une caisse entière était remplie par quatre mantelets sortis des ateliers de madame Inger : l'un en taffetas noir à longs effilés à tête de guipure, l'autre en taffetas blanc avec trois volants découpés à l'emporte-pièce; le troisième en mousseline suisse, tout brodé et orné de nœuds roses; le quatrième, destiné aux matinées, fraîches dans les montagnes, était en popeline noire doublée de velours cerise; il était à cape et pouvait servir pour les sorties de soirée. Madame Inger excelle dans la coupe de ces mantelets simples et riches, et sait leur donner un cachet de distinction.

A côté de la caisse aux mantelets en était une autre toute remplie des objets de lingerie les plus exquis : là se trouvaient les nouvelles manches que la maison Daniel-Deray vient de mettre en vente; ces manches, garnies de deux rangs de guipure ou de point de Bruxelles, ont sous le second rang de dentelle cinq petits nœuds de ruban taffetas. Puis c'étaient des fichus à la paysanne, qui vont si bien aux tailles sveltes avec des robes décolletées. Mais nous allions oublier les robes de jour : il y en avait là au moins douze en taffetas, en barège, en grenadine, sans compter l'amazone de chez Humann en casimir bleu Louise avec des boutons de lapis-lazuli. Parmi les robes de ville deux nous ont frappé par leur bon goût : l'une, en taffetas gris perle, avait à la jupe cinq volants brodés d'une grecque en points de chaînette et découpée à jour. Le corsage, à basques, était garni sur les épaulettes, aux manches et aux basques, de volants pareils, mais en plus petits. Une autre robe était en taffetas vert d'Isly très-fort, la jupe n'avait de garniture qu'un tablier, dessiné par des ruches de ruban gaze et taffetas de deux centimètres de large posées très-serrées; ces ruches formaient des carreaux, et du milieu de chaque carreau sortait un petit nœud du même ruban. Une ruche pareille garnissait les basques, à dents arrondies, et les manches, taillées aussi par le bas en dents arrondies; sur le devant du corsage, très-ouvert, les barrettes étaient formées par des ruches disposées en carreaux, comme celles du tablier de la jupe. Avec cette dernière robe devait être mis un châle de dentelle noire et un chapeau tout blanc en blonde et taffetas. Avec la robe grise le chapeau devait être en crêpe et tulle rose pâle, et un magnifique châle de crêpe de Chine bleu de ciel, tout brodé de fleurs de même nuance devait compléter la toilette.

Puis c'était toute une autre caisse pour les chaussures : brodequins, souliers, et mignonnes pantoufles à rendre jalouse la pantoufle fantastique de Cendrillon.

C'était aussi une large boîte toute pleine de parfumerie de chez Faguer-Laboullée : l'eau benzoïde, la fameuse *amandine*, le *philocomé Faguer*, les flacons d'extraits de rose thé de Volcaméria et de lys des vallées se pressaient à côté des pains de mousseline de verveine et de patchuly destinés à parfumer le linge. Une autre cassette renfermait des gants, des éventails, des bourses et des sachets qui venaient également de chez Faguer-Laboullée.

J'étais effrayée pour la baronne de cet incommensurable bagage, et je lui dis en souriant qu'il lui faudrait au moins un wagon entier de chemin de fer pour emporter ses toilettes.

— Dites deux, répliqua-t-elle, car mon mari en emporte autant.

— Impossible, lui dis-je.

— Venez voir, répondit-elle, et elle m'entraîna vers le parloir de son mari, où deux garçons d'Humann déposaient en ce moment des habillements complets pour le jeune baron.

C'était une série de pantalons en casimir uni ou rayé, en cachemirienne, en coutil, en piqué, en nankin, toujours sans sous-pieds. Deux redingotes : l'une en drap noir, l'autre en drap bronze, courtes, serrées à la taille, avec manches sans parements, aux boutons de passementerie; puis deux habits : un noir et un gros bleu à boutons de vermeil guillochés. Puis les redingotes du matin, celle de campagne en coutil et une en batiste écrue pour les jours chauds, pour les excursions à travers montagnes; les innombrables gilets en casimir, en piqué, en cachemire : les uns à châle, les autres tout droits et fermés jusqu'au cou, comme les gilets militaires. Comme nous examinions ces vêtements d'homme, le petit domestique algérien du jeune baron entra. C'est un garçon de seize ans, presque aussi noir qu'un nègre mais aux beaux traits de race mauresque.

— Madame trouve-t-elle que ma livrée soit bien? dit-il en s'inclinant devant la baronne.

Il était suivi des deux garçons d'Humann qui ajustaient encore les basques écourtées de sa veste et les plis de son pantalon bouffant. La livrée que portait le jeune Maure se composait d'un pantalon en cachemire violet, à ceinture brodée d'or; la veste en casimir vert, qui laissait entrevoir la chemise, toute brodée sur le devant de dessins arabes verts et violets, était partout soutachée en argent, et des petits boutons d'argent mat guillochés étaient distribués comme ornement au milieu des losanges que formaient la soutache d'argent. Il n'y a qu'Humann pour imaginer et exécuter ces costumes et ces livrées de fantaisie.

CLÉOPHÉE.

La reproduction et la traduction de ce bulletin de mode sont interdites en France et dans les pays étrangers, excepté aux journaux ayant traité avec la Société des gens de lettres.

Détails du Dessin.

TOILETTES DE BAL D'ÉTÉ. — Première toilette. — Robe de tarlatane couleur paille, avec par-dessous en taffetas de même nuance. Cette robe a deux jupes : la première est garnie de cinq bouillons de tarlatane s'étaguant jusqu'aux genoux ; ces bouillons sont parsemés de bouquets de fuchsias naturels. La seconde tunique, descendant jusqu'au plus haut rang de bouillons, est garnie d'un large ruban taffetas qui forme bordure audessous ; le corsage est à pointe, ouvert, avec des bouillons en tarlatane et des touffes de fuchsias (même ornement aux manches). Un grand nœud de ruban taffetas paille est posé à la pointe du corsage. — La chemisette est en mousseline suisse brodée. — La coiffure est à doubles bandeaux bouffants. Dans ces bandeaux doit passer un cercle d'or et non point un cercle rouge, comme on l'a mis par erreur. Deux touffes de fuchsias complètent cette coiffure. — Bracelet formé par un double serpent en or à écailles de topaze.

Seconde toilette. — Robe en gaze de Chine bleu de ciel, avec transparent bleu ; la jupe a trois tuniques : les deux tuniques supérieures sont relevées de chaque côté des hanches par deux touffes de *ne m'oubliez pas*. Sur le corsage à pointe et plat s'entre-croisent des traînées des mêmes fleurs. — La chemisette et les manches sont garnies d'un point d'Angleterre de trois centimètres de haut. — Dans les cheveux est un cercle d'émail bleu et or qui passe entre les bandeaux et par derrière une touffe de *ne m'oubliez pas*. — Bracelet en or émaillé de bleu.

L'AÉRONAUTE HOLLANDAIS.

(SUITE.)

Les pigeons paraissant alors en proie à de vives souffrances, je résolus de leur donner la liberté. Je commençai par en détacher un, bel oiseau au plumage gris et blanc, et je le posai sur le bord de la nacelle. Il parut fort inquiet, regarda de tous côtés avec anxiété, en agitant ses ailes et roucoulant avec force, mais il ne put se décider à quitter la nacelle. Je le pris enfin et le lançai à cinq ou six mètres du ballon. Il n'essaya pas de descendre, ainsi que je m'y attendais ; il fit, au contraire, de violents efforts pour revenir à moi, poussant en même temps des cris perçants et très-forts. Il parvint à reprendre sa position sur le bord de la nacelle, mais il venait à peine de s'y poser, que sa tête s'affaissa sur sa poitrine et qu'il tomba à mes pieds : il était mort. L'autre fut plus heureux. Ne voulant pas qu'il suivît l'exemple de son compagnon, je le jetai de haut en bas de toute ma force, et j'eus le

plaisir de voir qu'il continuait de descendre avec une grande vitesse, faisant usage de ses ailes avec facilité et d'une manière parfaitement naturelle : en très-peu de temps je le perdis de vue, et je ne doute pas qu'il ne soit arrivé sain et sauf. Ma chatte, à peu près remise de son indisposition, se régala du pigeon mort, puis s'endormit, en apparence fort satisfaite. Ses petits étaient très-vivaces et ne donnaient pas le moindre signe de malaise.

A huit heures un quart, ne pouvant plus reprendre haleine sans une intolérable douleur, je me mis en devoir d'ajuster autour de ma nacelle un appareil que j'avais imaginé ; et à ce sujet il est nécessaire d'entrer dans quelques explications. Je ferai donc remarquer à Vos Excellences que l'objet que je me proposais était, avant toute chose, de m'isoler entièrement, moi et ma nacelle, de l'atmosphère extrêmement raréfiée au milieu de laquelle je me trouvais, puis d'introduire, au moyen de mon condensateur, dans l'intérieur de la barrière que j'aurais établie autour de moi, une certaine quantité de cette même atmosphère suffisamment condensée pour que je pusse y respirer. Dans ce but, j'avais préparé un grand sac en caoutchouc, flexible par conséquent, mais très-fort et imperméable à l'air. Après y avoir fait entrer le fond de ma corbeille, je le tirai par en haut, enveloppant de cette manière tout le contour de la nacelle, puis je continuai de le faire monter par-dessus les cordages jusqu'au cerceau où s'attache le filet du ballon. Je me trouvai ainsi clos de tous côtés, à l'exception du haut, que j'avais encore à fermer, en faisant passer le bord supérieur de mon sac par-dessus le cerceau du filet ou, pour parler plus exactement, entre le cerceau et le filet. Mais si je détachais le filet du cerceau pour exécuter cette manœuvre, qu'est-ce qui pendant ce temps soutiendrait la nacelle ? Heureusement que le filet n'était pas fixé à demeure au cerceau ; il y était seulement maintenu par une série de brides courantes ou boutonnières. Je commençai par défaire quelques-unes de ces brides, laissant la nacelle suspendue à celles qui restaient. Ayant alors passé par-dessus la partie du cerceau ainsi dégagée une portion de l'étoffe du haut du sac, je rattachai les brides du filet, non plus au cerceau, ce qui eût été impossible, à cause de l'interposition de cette étoffe, mais à une suite de gros boutons que j'avais cousus d'avance à l'extérieur du sac, à trois pieds environ de son ouverture et à des intervalles réguliers qui correspondaient aux intervalles existant entre les brides. Cela fait, je détachai du cerceau quelques autres brides, je passai une autre portion de l'étoffe et rattachai ces dernières brides aux boutons qui leur étaient affectés. De cette manière, j'introduisis successivement toute la partie supérieure de mon sac entre le filet et le cerceau. Ce dernier, ne tenant plus à rien, devait nécessairement tomber dans la nacelle, qui ne serait plus elle-même soutenue que par la force de résistance des boutons. C'était une garantie bien précaire en ap-

parence; mais il faut considérer que ces boutons, très-forts par eux-mêmes et très-solidement cousus, étaient en outre tellement rapprochés, que chaque bouton n'avait à supporter qu'une très-faible partie du poids total; de sorte que je n'aurais pas eu la moindre inquiétude, la nacelle et son contenu eussent-ils été trois fois plus pesants qu'ils ne l'étaient en réalité. Je remontai le cerceau jusqu'au haut de l'intérieur du sac et l'établis presque à son ancienne hauteur en l'étayant sur trois perches légères, dont je m'étais muni à cet effet: cette opération avait pour but de tenir le haut du sac tendu et de maintenir la partie inférieure du filet à sa place. Il ne me restait plus qu'à fermer l'orifice du sac, ce que je fis en réunissant à l'intérieur tous les plis de l'étoffe et les tordant fortement à l'aide d'une sorte de tourniquet.

Dans le contour du sac qui enveloppait ainsi ma nacelle, étaient adaptés trois verres circulaires assez épais, mais au travers desquels je pouvais voir facilement dans toutes les directions horizontales. Il y avait au fond une quatrième fenêtre du même genre, correspondant à une petite ouverture pratiquée au fond de la nacelle. Cette quatrième fenêtre me permettait de voir de haut en bas; mais n'ayant pu faire de disposition semblable dans le haut du sac, à cause de la manière dont il se fermait et des plis qui en résultaient, je ne voyais pas les objets placés à mon zénith. C'était, au reste, de peu d'importance; car, en supposant même que j'eusse trouvé le moyen d'installer une de ces fenêtres au-dessus de ma tête, le ballon m'aurait intercepté la vue.

A un pied au-dessous d'une des fenêtres latérales était un trou rond, de trois pouces de diamètre, garni d'un cercle en cuivre formant pas de vis. Sur ce cercle de cuivre je vissai le tuyau du condensateur, le corps de la machine, se trouvant, ainsi qu'il va sans dire, en dedans de mon sac ou de ma chambre de caoutchouc. En faisant le vide dans cette machine, j'attirai par le tuyau une certaine quantité d'air extérieur, qui, après y avoir été condensé, fut mêlé à l'air qui se trouvait déjà dans la chambre. Cette opération, plusieurs fois renouvelée, finit par emplir la chambre d'une atmosphère tout à fait propre à la respiration; mais, dans un espace aussi resserré, cet air ne devait pas tarder à se viciar par suite d'un contact fréquent avec les poulmons. Il était alors expulsé par une petite soupape ménagée au fond de la nacelle, se précipitant par son propre poids dans l'atmosphère raréfiée de l'intérieur.

Pour obvier aux inconvénients qui seraient résultés d'un *vide* complet dans la chambre, cette opération pour renouveler l'air ne s'effectuait jamais tout d'un coup, mais peu à peu; la soupape ne restait ouverte que quelques secondes, puis je la refermais jusqu'à ce qu'un ou deux coups du piston condensateur m'eussent fourni assez d'air pour remplacer celui dont je venais de me débarrasser. J'avais, par forme d'expérience, mis la chatte et sa progéniture dans un petit panier

suspendu, en dehors de la nacelle, à un bouton placé au fond, près de la soupape, par laquelle je pouvais, au besoin, leur passer des vivres. Ce ne fut pas sans quelque risque que j'opérai, avant de fermer l'orifice de mon sac, la pose de ce panier, en atteignant le dessous de la nacelle à l'aide d'une des perches dont j'ai parlé et à l'extrémité de laquelle était fixé un crochet. Dès qu'un air plus dense eut été introduit dans la chambre, le cerceau et les perches qui le soutenaient devinrent inutiles, l'expansion de cet air suffisant pour dilater fortement l'étoffe élastique du sac.

Lorsque j'eus achevé mes arrangements et rempli la chambre d'air respirable, il était neuf heures moins un quart. Pendant tout le temps qu'avaient exigé ces soins, je souffris cruellement de la difficulté de respirer, et je me repentis bien de la négligence ou plutôt de la folle témérité dont je m'étais rendu coupable en ne m'en occupant pas plus tôt. Heureusement que je ne tardai pas à recueillir le fruit de mes travaux. Je recommençai à respirer avec une parfaite aisance, et fus agréablement surpris de me trouver débarrassé en grande partie de mes douleurs; un léger mal de tête, accompagné d'une sensation de plénitude ou de distension aux poignets, aux chevilles et à la gorge, était à peu près tout ce qui m'en restait.

A neuf heures moins vingt minutes, c'est-à-dire quelques instants avant que je fermasse l'orifice de mon sac, le mercure, ne trouvant plus de contre-poids dans l'air, tomba dans la cuvette de mon baromètre. J'étais alors à une hauteur de cent trente-deux mille pieds, ou de vingt-cinq milles, et par conséquent la surface de la calotte sphérique exposée à mes regards ne représentait pas moins de la trois cent vingtième partie du globe. A neuf heures, j'avais encore perdu de vue la terre dans l'est, mais pas avant de m'être aperçu que le ballon portait rapidement au nord-nord-ouest. L'Océan conservait toujours son apparence concave, quoique ma vue fût souvent interceptée par les masses de nuages qui flottaient çà et là bien au-dessous de moi.

A neuf heures et demie, je jetai une poignée de plumes par la soupape de ma nacelle. Ces plumes, au lieu de flotter dans l'air, descendirent perpendiculairement, comme un boulet, en masse et avec une telle vitesse, que je les eus perdues de vue en quelques secondes. Je ne sus d'abord que penser de ce phénomène; ne pouvant croire que ma vitesse ascensionnelle eût éprouvé une accélération aussi prodigieuse; mais je fis bientôt la réflexion que l'atmosphère était dans ces régions beaucoup trop rare pour soutenir même des plumes, qu'elles tombaient donc réellement avec une grande vitesse, et que cette vitesse devait me paraître d'autant plus grande qu'elle se combinait avec ma propre vitesse ascensionnelle.

A dix heures, je ne voyais presque plus rien qui réclamât mes soins immédiats. Tout allait à souhait, et j'étais persuadé que le ballon continuait de monter avec une vitesse toujours croissante, quoique je n'eusse

plus le moyen de constater les progrès de cette accélération. Délivré de toute espèce de malaise, éprouvant au contraire un sentiment de bien-être que je n'avais pas connu depuis mon départ de Rotterdam, je m'occupais tantôt à inspecter mes différents appareils, tantôt à renouveler l'atmosphère de l'intérieur de ma chambre. Quant à ce renouvellement d'air, je résolus de m'en occuper à des intervalles réguliers de quarante minutes, et cela moins par nécessité absolue que par excès de précaution, ou plutôt par luxe. Pendant les loisirs que ces soins me laissaient, mon imagination s'égarait parmi les merveilles inconnues du monde lunaire. Je me figurais d'antiques forêts, des rochers escarpés, des cataractes se précipitant à grand bruit dans des abîmes sans fond; puis j'étais transporté tout à coup dans de vastes solitudes où régnait un calme éternel, où pas un souffle d'air ne se faisait jamais sentir, où s'étendaient, immobiles et silencieuses, d'immenses prairies de pavots et de fleurs qui semblaient appartenir à la famille des lilacées; puis je m'enfonçais dans une autre région, région brumeuse, qui offrait le vague aspect d'un lac bordé de nuages. Ces rêves d'ailleurs n'étaient pas seuls en possession de mon cerveau. Trop souvent d'horribles visions se présentaient à mon esprit, et la simple idée de la possibilité de leur existence me glaçait de terreur. Cependant, jugeant avec raison que les dangers réels et palpables du voyage devaient suffire à occuper mon attention sans partage, je ne permettais pas à ma pensée de s'arrêter longtemps sur ces derniers caprices d'une imagination trop ardente.

A cinq heures de l'après-midi, je profitai du moment où je renouvelais l'atmosphère de ma chambre pour observer à travers la soupape ma chatte et sa jeune famille. La pauvre mère paraissait très-souffrante, et je n'hésitai pas à attribuer son indisposition à la difficulté de respirer; mais mon expérience avait eu, quant aux petits chats, un résultat assez étrange. Je m'attendais naturellement à les voir manifester, quoique à un moindre degré que leur mère, un sentiment de malaise, ce qui eût suffi pour confirmer mon opinion sur l'habitude de la pression atmosphérique. Mais j'étais loin de m'attendre à les trouver en parfaite santé, et respirant avec autant de facilité que de régularité, sans le moindre signe de souffrance. Je ne pus expliquer cette circonstance qu'en donnant un plus grand développement à ma théorie en supposant que l'atmosphère très-raréfiée qui nous entourait n'était peut-être pas, ainsi que je l'avais cru, chimiquement insuffisante à l'existence, et qu'une personne née dans ce milieu n'y éprouverait peut-être aucune gêne de respiration, tandis que, transportée dans les couches plus épaisses qui avoisinent la terre, elle pourrait éprouver des douleurs semblables à celles que j'avais naguère ressenties. J'ai regretté vivement depuis qu'un malencontreux accident, en me séparant de ma petite famille de chats, m'eût empêché d'approfondir cette question comme une expérience plus prolongée m'aurait permis de le

faire. En passant la main par le trou de la soupape pour donner une tasse d'eau à la mère, la manche de ma chemise s'embarrassa dans l'œillet qui soutenait le panier et le détacha du bouton. Si ce panier se fût instantanément évaporé, il n'aurait pu disparaître à mes yeux d'une manière plus soudaine. Il ne s'écoula pas, j'en suis sûr, la dixième partie d'une seconde entre le moment où il fut détaché du bouton et celui où il disparut complètement avec son contenu. Mes vœux sincères le suivirent dans son voyage, mais je n'espérais pas que la chatte ou ses petits survécussent pour raconter leur mésaventure.

A six heures, je remarquai qu'une grande partie de la surface visible de la terre, du côté de l'est, se couvrait d'une ombre épaisse qui continua de s'avancer avec rapidité, jusqu'à ce qu'enfin, à sept heures moins cinq minutes, toute cette partie de la terre fut plongée dans les ténèbres de la nuit. Cependant les rayons du soleil couchant continuèrent longtemps encore d'éclairer le ballon, et cette circonstance que j'avais prévue ne m'en causa pas moins un sensible plaisir. Il était évident que le lendemain matin je verrais le soleil levant bien avant les habitants de Rotterdam, quoique ceux-ci fussent beaucoup plus à l'est, et qu'ainsi, jour pour jour, à mesure que je m'élèverais, je jouirais plus longtemps de la lumière solaire. Je résolus de tenir un journal de mon voyage, en comptant pour un jour vingt-quatre heures consécutives, sans avoir égard à la durée plus ou moins longue des intervalles d'obscurité.

A dix heures, me sentant disposé à dormir, je me mis en devoir de me coucher pour le reste de la nuit; mais ici se présenta une difficulté qui, toute naturelle qu'elle paraisse, avait jusqu'alors échappé à mon attention. Si je m'endormais, ainsi que j'en éprouvais l'envie et le besoin, comment se renouvellerait pendant mon sommeil l'atmosphère de la chambre? Il était impossible de respirer cet air pendant plus d'une heure, au maximum, et, en supposant qu'on allât jusqu'à cinq quarts d'heure, il en pouvait résulter les conséquences les plus fâcheuses. Cette question m'embarrassa singulièrement, et l'on aura peine à croire qu'après les dangers que j'avais courus, je considérai la chose comme tellement grave, que je désespérai de mener mon entreprise à bonne fin et crus devoir me résigner à la nécessité de descendre. Mais ce découragement ne fut que passager. Je réfléchis que l'homme est l'esclave de l'habitude, et que beaucoup de choses dans la routine de son existence sont considérées comme essentiellement importantes, qui n'ont d'importance que parce qu'il en a fait des habitudes. Il était certain que je ne pouvais me passer de sommeil; mais je pouvais facilement arriver à n'éprouver aucun inconvénient d'être éveillé toutes les heures pendant le cours de mon sommeil. Il ne me fallait que cinq minutes au plus pour renouveler l'air de ma chambre, et la difficulté se réduisait à trouver un moyen de m'éveiller à l'heure fixée pour cette opération. C'était encore un problème dont

la solution ne laissa pas de me donner quelque peine. J'avais bien entendu parler de cet étudiant qui, pour ne pas s'endormir sur ses livres, tenait dans une de ses mains une boule de cuivre, dont la chute dans un bassin de même métal placé par terre à côté de sa chaise produisait un bruit suffisant pour le réveiller en sursaut, si par hasard il se laissait aller à l'influence du sommeil. Mais mon cas était tout différent, et je ne pouvais employer un semblable moyen : ce que je voulais n'était pas d'être tenu éveillé, mais simplement d'être réveillé à certains intervalles réguliers. Je m'avisai enfin de l'expédient suivant, qui paraîtra bien simple à Vos Excellences, mais que je n'en saluai pas moins, au moment de sa découverte, comme une invention au moins égale à celle du télescope, de la machine à vapeur ou de l'imprimerie.

Je dois dire d'abord qu'à la hauteur où j'étais parvenu le ballon continuait de monter en ligne droite et que la nacelle suivait son mouvement avec une régularité parfaite, sans éprouver la moindre oscillation. Cette circonstance m'aida beaucoup dans l'exécution de mon projet. Ma provision d'eau était renfermée dans des barils de quarante pintes chacun, bien arri-més autour de l'intérieur de la nacelle. J'en détachai un, puis, prenant deux cordes, je les fixai solidement en travers de la nacelle, d'un bord à l'autre, disposées parallèlement et à un pied de distance, elles formaient une espèce de tablette, sur laquelle je plaçai mon baril en l'assujettissant dans une position horizontale. A huit pouces environ au-dessous de ces cordes et à quatre pieds du fond de la nacelle, j'établis une autre tablette, mais faite d'une planche mince, la seule en ma possession qui pût servir à cet usage. Sur cette tablette inférieure, et immédiatement au-dessous d'une des extrémités du baril, j'installai une petite cruche en terre. Je perçai alors un trou dans le fond du baril qui correspondait à cette cruche, et je bouchai ce trou avec une cheville de bois tendre amincie par un bout. J'enfonçai cette cheville plus ou moins, jusqu'à ce que, après quelques essais, elle s'adaptât au baril tout juste assez pour que l'eau, filtrant par le trou et tombant goutte à goutte dans la cruche, emplît cette dernière en soixante minutes; ce dont il me fut facile de m'assurer en observant quelle était la portion de la cruche emplie dans un temps donné. On devine le reste. Mon lit était disposé au fond de la nacelle de telle manière, que ma tête, lorsque j'étais couché, se trouvait directement au-dessous du bec de la cruche. Il était clair qu'au bout des soixante minutes la cruche étant pleine déborderait et que son trop-plein s'écoulerait par le bec, légèrement incliné en avant. On conçoit également que l'eau tombant ainsi sur mon visage d'une hauteur de plus de quatre pieds, ne pouvait manquer de m'éveiller sur-le-champ, quelque profond que fût mon sommeil.

Il était au moins onze heures lorsque j'eus terminé mes préparatifs, et je me couchai immédiatement,

plein de confiance dans l'efficacité de mon invention. Cette attente ne fut pas déçue. Je fus réveillé ponctuellement d'heure en heure par mon fidèle chronomètre, et, chaque fois après avoir revidé le contenu de la cruche dans le baril et fait fonctionner mon condensateur, je me rendormais. Ces interruptions régulières de mon sommeil me fatiguèrent même moins que je ne l'avais craint, et, lorsque je me levai définitivement pour la journée, il était sept heures, et le soleil était déjà fort élevé au-dessus de mon horizon.

3 avril. Je trouvai que mon ballon était parvenu à une hauteur immense, d'où la convexité de la terre était très apparente. Je distinguai dans l'Océan, au-dessous de moi, un groupe de points noirs qui devaient être des îles. Au-dessus de ma tête le ciel était d'un noir de jais et les étoiles parfaitement visibles; j'ajouterai qu'elles n'avaient cessé de l'être depuis le premier jour. Bien loin dans le nord, j'aperçus à l'horizon une ligne d'une blancheur éclatante, que je supposai aussitôt être la limite méridionale des glaces polaires. Cette découverte excita vivement ma curiosité, car j'espérais m'avancer beaucoup plus au nord et peut-être me trouver à un moment quelconque directement au-dessus du pôle. Je regrettai que dans ce cas ma grande élévation ne me permit pas d'examiner les choses aussi bien que je l'aurais désiré; je pouvais cependant faire encore des observations intéressantes.

Cette journée ne fut signalée par aucun autre incident extraordinaire. Mes divers appareils continuaient de fonctionner régulièrement, et le ballon montait toujours sans aucune oscillation sensible. Le froid était si vif, que je fus obligé de m'envelopper d'un gros paletot. Quand les ténèbres couvrirent la terre je me couchai, quoique pendant plusieurs heures encore il fit grand jour tout autour de moi. Mon horloge hydraulique marchait avec la même précision que la nuit précédente, et, sauf les interruptions périodiques de mon sommeil, je dormis profondément jusqu'au lendemain matin.

4 avril. Je me levai plein de santé et d'ardeur, et fus étonné du changement étrange qui s'était opéré dans l'aspect de la mer. La teinte bleu foncé qu'elle avait présentée jusqu'alors avait disparu en grande partie, et sa surface était actuellement d'un blanc grisâtre et d'un éclat éblouissant. La convexité de l'Océan était devenue tellement évidente, qu'à l'horizon lointain la masse entière des eaux semblait se précipiter dans un abîme, et je me surpris prêtant l'oreille et cherchant à saisir les échos de l'immense cataracte. On n'apercevait plus les îles : avaient-elles disparu au delà de l'horizon dans le sud-est, ou bien était-ce ma plus grande élévation qui les dérobaît à ma vue? C'est ce que je ne saurais dire : je penchais néanmoins pour cette dernière opinion. La bande de glace, vers le nord, devenait de plus en plus apparente; le froid avait perdu beaucoup de son intensité. Il ne survint d'ailleurs aucun incident remarquable, et je passai la journée à lire, ayant eu soin en partant de me munir de livres.

5 avril. Je pus contempler le singulier phénomène du soleil s'élevant à l'horizon, tandis que presque toute la surface visible de la terre était encore dans les ténèbres. Cependant la lumière finit par se répandre dans tout l'espace, et je vis ma bande de glace au nord; elle n'était pas très-distincte, et sa couleur paraissait maintenant beaucoup plus foncée que celle des eaux de l'Océan : il était évident que j'en approchais, et très-rapidement. Je crus distinguer encore une ligne de terre vers l'est et une autre vers l'ouest, mais sans avoir de certitude à cet égard. Température assez douce; rien d'extraordinaire : je me couchai de bonne heure.

6 avril. Je fus surpris de me trouver à une distance peu considérable de la limite des glaces, que je voyais au delà s'étendre à perte de vue vers le nord. Il était évident que, si le ballon ne changeait pas de direction, il arriverait bientôt au-dessus de l'océan boréal, et que je ne tarderais pas à voir le pôle. Je continuai pendant toute la journée à me rapprocher des glaces. Vers le soir, mon horizon s'agrandit tout à coup d'une manière très-sensible, en raison sans doute de la forme de la terre, qui est celle d'un sphéroïde aplati, et parce que j'arrivais au-dessus des régions qui avoisinent le cercle arctique. Lorsque enfin la nuit fut venue, je me couchai tout agité par la crainte de passer au-dessus d'un objet aussi curieux sans avoir l'occasion de l'observer.

(La fin au prochain numéro.)

(Extrait de la Bibliothèque des Chemins de fer.)

UN AMOUR EN PROVENCE.

(SUITE.)

J'avais pourtant aimé ces bouquins, où les écrivains semblent avoir pris à tâche de rendre la science rebutante; six mois auparavant ma main eût frémé de plaisir en touchant la collection des *Olim* ou le *Corpus inscriptionum* de Bœck, mais l'amour avait balayé ces joies pesantes. Je ne concevais plus comment j'avais pu vivre si longtemps les yeux fermés à la vraie lumière. Prenant en dégoût toutes mes études de collège, j'endurais comme un affreux supplice la lourde érudition de mon hôte, qui s'exerçait à chercher comment à Rome se recrutait le sénat, quel pouvait être le nombre des fiefs établis par Guillaume lors de sa descente en Angleterre, et pourquoi l'ancien oriflamme de France avait deux pointes. J'aurais compris qu'il se passât ces fantaisies peu coûteuses, mais je gémissais d'être contraint de les partager. La vue seule de l'aimable Laure me donnait le courage de naviguer dans cet océan d'amertumes historiques.

En compensation je rendais à mesdemoiselles de Favière des services moins pénibles; vivant avec les deux

sœurs d'une vie toute fraternelle sous les frais ombrages de la maison de l'Isle, je les aidais à disposer leurs berceaux, à entrelacer les viornes capricieuses aux tiges des chèvrefeuilles.

Quelquefois nous tressions ensemble de larges réseaux de fleurs que nous suspendions aux branches des mûriers pour les voir se gonfler comme des voiles aux souffles des brises. L'un de nos amusements favoris était de suivre en bateau, le soir, les petites *launes* qui avoisinaient le parc. Le comte, avec sa figure grave, s'asseyait sur le pont du canot, pendant que ses deux filles, placées auprès de lui, riaient aux éclats de mon peu d'habileté à manier la rame. Une fois entre autres, voulant dégager notre embarcation que j'avais engravée, je versai toute la famille et moi-même sur un fond de glaise humide; il fallut rentrer à l'habitation mouillés, fangeux, ce qui me valut l'honneur d'être pendant huit jours l'objet d'incessantes plaisanteries.

Cependant la passion qui grandissait en moi ne pouvait rester longtemps oisive au milieu de circonstances qui lui offraient un aliment continu. Satisfait d'abord de pouvoir vivre tranquillement à côté de la femme que j'aimais, mon âme se fatigua bientôt de cette volupté monotone. Je commençais à ressentir de terribles abattements sans cause apparente, mais qui avaient leur source dans cette idée fatale que je n'étais pas aimé. Peu à peu je devins maussade et inquiet. Le comte se plaignit qu'au lieu de passer une partie de la journée au milieu de nos livres, c'est ainsi qu'il parlait, je me plussse à rester immobile, caché dans un coin du jardin. Tout le monde, disait-il, se gâte ici; Marie, qui était la douceur même, ne sait plus répondre sans aigreur; et Laure, en qui j'avais à blâmer trop de vivacité, est maintenant plongée dans une torpeur qui m'inquiète. Pour donner le change aux observations de M. de Favière, je prêtextai que ma santé était altérée, et j'annonçai mon intention de me rendre pour quelque temps dans le Nord, où m'appelaient des affaires de famille. Mais je pris en moi-même la résolution de mettre fin au malaise intolérable qui me tourmentait. Il fallait à tout prix avoir une explication avec Laure, qui paraissait affecter de me fuir davantage à mesure que je devenais plus intime dans la maison.

Je sentais d'autant plus la nécessité de sortir de cet état maladif que, malgré mes craintes, je n'étais pas sans concevoir de certaines espérances. Évidemment la facilité du comte à m'accueillir dans sa demeure, cette douce intimité qu'il encourageait en quelque sorte, montraient qu'il avait prévu les conséquences possibles d'une telle liaison. Peut-être les circonstances dont Gustave m'avait touché quelques mots expliquaient-elles la vie retirée de la famille, et m'offraient-elles le moyen de réaliser mes projets de bonheur au cas où la belle Laure sentirait sa fierté disparaître devant la constance de mon affection.

La tête pleine de ces idées romanesques, je résolus de m'en remettre aux hasards d'une escalade. La chambre qu'habitait mademoiselle Laure de Favière se trouvait au premier étage, à côté de celle de sa sœur, et donnait sur le jardin. Il était facile d'y parvenir. Ce n'était donc point la difficulté matérielle de l'exécution qui me faisait hésiter encore, mais je me représentais la honte dont je serais couvert si le comte venait à me surprendre en flagrant délit d'escalade. Il ne voudrait certainement écouter ni mes excuses ni mes prières et me fermerait pour toujours la porte de sa maison. Comment oserais-je d'ailleurs me présenter devant cette Laure, dont je ne pouvais soutenir le regard quand par hasard dans nos entretiens de la soirée son œil s'arrêtait sur le mien? Je frémissais en songeant à la froide indignation que j'allais avoir à supporter. Pendant une semaine, j'hésitai ainsi entre les voix sourdes de ma conscience et la fièvre qui me dévorait. Enfin, hors d'état de résister plus longtemps, je fixai à la soirée du jeudi, jour où la famille se retirait plus tard que d'habitude, l'exécution de mon projet. Chaque jeudi on faisait de la musique, on jouait, on causait des nouvelles du jour avec quelques visiteurs choisis. Je pensais donc que la fatigue qui accablerait les habitants de la maison me permettrait d'avoir une heure d'entretien avec Laure sans redouter aucun dérangement. La journée si impatiemment attendue arriva enfin. Je la passai dans une agitation inexprimable, tantôt sombre jusqu'au désespoir, tantôt gai jusqu'à l'exaltation, au point que le comte prétendit que je devenais fou à lier. Je retrouvai dans la soirée toute ma verve railleuse d'autrefois et je passai quelques heures charmantes avec les deux sœurs, qui semblaient s'abandonner elles-mêmes aux fluctuations de mon esprit.

Minuit sonna, il fallait se retirer. Un flot de sang gonfla mon cœur comme si j'allais mourir. Dissimulant mon trouble à la hâte, je m'échappai du salon et j'allai me cacher au fond du jardin, espérant puiser un peu de calme dans la fraîcheur des feuillages et dans la contemplation de ce beau ciel étoilé qui se déroule inflexible au-dessus des passions humaines. Une heure environ s'écoula avant que le silence envahît la maison. J'attendis encore un instant, après avoir vu disparaître toutes les lumières excepté une seule, puis je m'acheminai lentement vers la fenêtre où cette lueur brillait comme une étoile solitaire.

Laure est là, pensai-je, courbée sur ces récits passionnés qui allument l'imagination avant que le cœur ait encore palpité. Elle cherche dans les pages de *René* et de *Werther* un reflet de ses propres sensations; car cette nature, inerte et glacée en apparence, couve un feu d'autant plus terrible qu'il s'est activé à la flamme de tous les génies qui ont rayonné sur le monde!

Je m'avançai avec précaution, frissonnant comme un malfaiteur à chaque feuille qui bruissait sous mes pieds; les battements de mon cœur étaient parfois si

violents que j'étais obligé de m'arrêter quelques secondes pour reprendre des forces. J'arrivai enfin devant le pavillon après une minute d'agonie qui me parut un siècle. Saisissant les branches d'un platane, en deux secondes je me trouvai devant la chambre de Laure; la fenêtre était ouverte, j'entrai. Assise en face d'un meuble capricieux du dernier siècle, héritage d'une grand-mère qui avait peut-être figuré dans les soupers du régent, mademoiselle de Favière était tellement absorbée par la lecture d'un livre ouvert devant elle qu'elle ne s'aperçut pas de ma présence. Je pus donc la contempler dans une respectueuse admiration. Vêtue d'un simple peignoir de mousseline qui voilait chastement sa gorge, elle soutenait d'une main les boucles de ses beaux cheveux noirs à demi déroulés, et de l'autre semblait indiquer à l'ange confidant de ses pensées l'impression qui la frappait. Elle lisait *l'Apostat* du romancier irlandais Banim, et s'était arrêtée à la page où l'auteur décrit les angoisses épouvantables du prêtre, qui, après avoir renié sa fonction sacerdotale et séduit une jeune fille qu'il aimait, voit celle-ci mourir dans ses bras de douleur et de chagrin. Égaré dans un sauvage district d'Irlande, le prêtre donne pour lit mortuaire à sa bien-aimée la porte vermoulue d'une chaumière, il place auprès d'elle quatre torches de sapin qui remplacent les cierges; puis, couché devant le pâle cadavre de celle qu'il ne reverra plus vivante, il récite à voix basse et en sanglotant les prières que l'Église catholique consacre aux morts.

L'émotion de Laure devint si vive qu'elle se mit à sangloter elle-même, comme si elle eût assisté à ce drame funèbre. Éperdu, hors de moi, j'oubliai en un instant les précautions que j'avais méditées pour l'aborder dans cette nuit difficile. Je posai une main sur son bras nu et lui dis ce seul mot : Laure ! Elle se retourna sans surprise ni colère, comme si cette visite inattendue eût été quelque chose de parfaitement naturel; ses yeux se fixèrent un instant sur les miens avec une expression de regret amer et de douleur profonde.

— Que venez-vous faire ici, dit-elle, à cette heure, au milieu de la nuit? Vos idées ne sont plus saines, Léon. Cette amitié fraternelle qui subsistait entre nous si douce et si charmante, c'est vous qui l'avez rendue orageuse. Est-ce donc à moi que vous devez adresser vos plaintes?

En prononçant ces paroles, elle avait une expression différente de celle que je lui avais connue jusqu'alors; son visage portait l'empreinte d'une tristesse sympathique et pénétrante, et en même temps elle paraissait sûre d'elle et de moi dans une conjoncture qu'une âme moins forte n'aurait pu supporter sans trouble. Je me sentis devant elle faible comme un enfant.

M'écartant un peu du siège qu'elle occupait, comme pour laisser entre elle et moi la distance qui doit séparer le croyant de l'autel, j'allai me placer à genoux sur le coussin de son prie-Dieu.

— Laure, lui dis-je en joignant les deux mains, l'intention que j'ai eue en me rendant ici, vous la connaissez peut-être. Il n'est pas possible que mon cœur soit resté pour vous un livre fermé : vous avez pu y lire page à page depuis le jour où une heure providentielle nous a rapprochés. Aussi je viens avec une âme ouverte et pleine de franchise, tout indigne que je sois de vous, je viens vous demander si Dieu, qui gouverne les affections, n'a pas pris en pitié mes orageuses douleurs. Vous pouvez voir en moi la sincérité des paroles que j'exprime ici. Je ne saurais vivre dans cette alternative de joies extatiques et d'angoisses terribles qui me dévorent également. O Laure ! laissez tomber de vos lèvres un mot qui m'attache à vous pour jamais !

— Enfant ! reprit-elle ; comme l'homme enfermé dans le jardin du ciel, mécontent d'un bonheur qu'il ne méritait pas, vous avez voulu élargir votre horizon. Comme l'Adam de Milton, fatigué d'une félicité monotone, vous avez détourné vos yeux des prairies verdoyantes de l'Éden pour contempler les steppes arides qui s'étendent au delà de son enceinte. Ne savez-vous pas que dans l'amour tout est trouble et misère ? Ces voluptés de la vie fraternelle que Dieu nous avait faites, vous les avez rejetées volontairement. Que voulez-vous aujourd'hui ?

— Je ne demande rien, Laure. Je vous aime, et je suis bien malheureux.

— Votre malheur, c'est vous-même qui l'avez évoqué, je ne puis trop vous le redire. Il y a un mois n'étiez-vous pas heureux ici ? Accueilli par la noble amitié de notre père, qui cherchait volontiers un compagnon de ses études, vous avez pu vous délasser des travaux sérieux dans la société de deux jeunes filles dont l'amitié a été peut-être imprudente. Renfermées exclusivement elles-mêmes dans l'amour de leur Dieu, capables d'aimer comme frère, sans aller au delà, un jeune homme qu'elles estimaient, elles ont eu le tort de ne pas tenir compte de cette nature inquiète de l'homme qui, toujours mécontent du bonheur présent, cherche avec avidité une satisfaction imaginaire. Je n'ai rien de plus à vous dire. N'attendez de moi d'autre consolation que le conseil de vous éloigner pour retrouver le calme.

En parlant ainsi, sa figure avait repris l'expression hautaine et froide qui m'avait tant de fois désespéré. Chaque mot tombait de sa lèvre comme un arrêt irrévocable. Je ressentis un frisson de mort. Cependant je ne pouvais croire que tout fût terminé entre elle et moi, que cette vie d'extase si longtemps chérie en silence dût s'évanouir tout à coup et me jeter brisé hors de la sphère du rêve où j'avais déployé de si larges ailes.

— Laure, repris-je après un peu d'hésitation, Laure, votre nom, que je prononce avec des larmes dans le cœur, ne peut devenir pour moi un mot indifférent ; cette union mystérieuse de nos âmes, Dieu l'a fait naître, elle ne saurait devenir une illusion. Oh ! vous au-

rez pitié, n'est-ce pas, du poète qui vous chérit, qui a suspendu sa vie au souffle de vos lèvres. Pourriez-vous ne pas m'aimer un peu, moi qui vous aime tant ! Que de fois, perdu dans les profondeurs de la forêt, je me suis oublié des nuits entières à contempler la flamme de vos yeux reflétée dans chaque étoile ! Que de fois j'ai cru surprendre dans le bruissement du feuillage un écho de votre voix mélodieuse ! Que de fois, penché sur les eaux limpides, j'ai cru voir votre image, comme celle d'un génie bienfaisant, écarter les voiles bleus de la source pour répondre à mes ardentes invocations ! Cet idéal magnifique enfermé dans la nature, je ne le comprenais pas avant de vous avoir rencontrée, et maintenant que par une ineffable bénédiction d'en haut il m'a été donné d'effleurer votre main de ma main tremblante, de lire dans vos yeux les richesses contenues dans votre cœur, je me suis élevé à une adoration pieuse de toute chose. Ces collines, sur lesquelles j'errais sans amour ; ces arbres, dont les rameaux m'effrayaient de leurs ombres fantastiques, ont pris quelque chose de la douceur qui est en vous ; car je les vois maintenant à travers l'affection que je vous porte. O Laure ! est-ce votre main cruelle qui effacera le sceau divin dont mon amour a marqué la nature entière ? O Laure ! ne sauriez-vous m'aimer ? Que vous faut-il pour satisfaire votre esprit indifférent ? La passion ? Mon âme en est pleine et déborde de toutes parts. La gloire ? J'en aurai pour vous si vous le désirez ; mon affection me fera grand du jour où vous l'aurez voulu. Je crains de vous fatiguer ; car je crois lire sur votre visage que mes paroles vous laissent froide ; mais si ce n'est au nom de l'amour, au nom de cette pitié que les femmes ressentent toujours pour ce qui souffre, ne m'ôtez pas tout espoir d'être heureux !

Je crus entendre alors un sanglot étouffé. Je regardai vivement Laure, dont mes yeux s'étaient détournés pendant un instant. Elle était toujours de même immobile et froide comme une statue.

— Vous vous êtes bercé de vaines espérances, dit-elle d'une voix grave. Retournez à vos livres ; ils vous rendront ce calme que vous ne rencontrerez jamais dans l'amour avec le caractère passionné que la nature vous a donné. En étudiant les hommes et les choses, vous verrez que la vie est faite de bien et de mal, que beaucoup d'autres ont souffert comme vous, qui se croyaient incurables et qui ont pourtant rencontré la guérison. Quant à moi, j'ai trop deviné les orages de la passion pour m'exposer à les ressentir. Lisez dans mon cœur : il est vide, absolument vide.

Je m'élançai vers elle et saisis sa main d'un air suppliant. Comme j'allais parler encore :

— Il est fort tard, dit-elle, et j'ai besoin de repos. Retirez-vous.

L'air dédaigneux avec lequel elle prononça ces dernières paroles m'exaspéra complètement. Partagé entre le chagrin et la colère, je repoussai violemment cette femme qui ne voulait pas m'aimer.

— Allez! m'écriai-je, je vois en vous une statue inerte que Dieu a parée de tous les dons; mais à laquelle il a refusé cette flamme divine qui éclaire le visage d'une leur interne. Retirez-vous, vous que le désir mystique n'a jamais tourmentée. Ces régions incertaines où l'âme s'abandonne sous l'impulsion de son Dieu, vous n'y êtes jamais montée d'un vol sublime. Ces livres magnifiques où l'humanité tout entière exprime son martyre par la voix des poètes, vos lèvres seules en prononcent les mots terribles pendant que votre cœur reste froid. Votre sœur, merveilleux ensemble des perfections de l'ange et de la femme, n'a pas jeté sur vous un reflet de sa charité. Dédaigneuse, insultante devant l'homme qui vous a donné sa vie, vous vous cuirassez fièrement d'un vain orgueil pour faire croire au mépris d'un sentiment qu'il vous est interdit d'éprouver. Ah! puissiez-vous les connaître, ces tortures qui dévorent! Puissiez-vous sentir votre cœur éclater sous l'angoisse et vous jeter abattue sur ce prie-Dieu où le Seigneur refusera de vous entendre. Je parlais de mon amour pour votre beauté; mais en cherchant au fond de moi-même, je ne trouve que de la haine!

J'avais proféré ces dernières paroles avec véhémence en portant mes yeux sur les fraîches allées où j'avais passé tant de jours heureux. Comme j'allais franchir le balcon, je me détournai pour jeter un dernier regard sur la fille du comte... elle défaillait.

— Ah! dit-elle en se laissant tomber sur un sofa et d'une voix étouffée par les larmes, la rose églantine a trop bien gardé son secret!

Un éclair traversa mon esprit. Je me rappelai le petit volume de Lamartine et le précieux gage que j'y avais découvert, gage auquel je n'avais plus songé, entraîné dans l'abîme d'un amour profond dont la violence avait fait disparaître les vagues attendrissements de mes premières émotions. Cette main que je maudissais, cette main avait déposé dans les chastes vers du poète une confidence timide! Comment n'avais-je pas deviné sous cette froideur apparente les agitations d'une tendresse voilée.

Plein de repentir, je m'approchai de Laure en pleurant sans pouvoir dire une parole. Je voulus prendre sa main. A ce moment, j'entendis encore un sanglot étouffé; il partait de la chambre voisine.

— Laissez-moi! s'écria Laure en recouvrant ses sens, par pitié, monsieur, laissez-moi. Demain vous aurez ma réponse.

Je sortis aussitôt.

VI.

Je trouvai le lendemain matin sur ma table, déposé par une main inconnue, un petit billet contenant ces seuls mots:

« Monsieur,

» Au reçu de cette lettre, vous partirez pour Paris en prenant congé de monsieur de Favière par écrit, et

sous un prétexte quelconque... Dans un mois, vous irez au bureau F... réclamer un pli marqué des initiales L. B. Obéissance absolue. »

Je ne songeai pas un seul instant à commenter l'ordre que je venais de recevoir. Il m'était transmis par une volonté trop chère pour que j'hésitasse à m'y conformer. Rassemblant à la hâte quelques effets et quelques dessins dans lesquels je glissai une esquisse due au crayon de Laure, représentant la petite laune où j'avais construit mon berceau, je m'évadai littéralement de la maison de l'Isle, après avoir laissé au comte deux ou trois mots d'excuse. J'allai ensuite dire adieu à Gustave de V... Il évita discrètement de m'interroger, en remarquant sur mon visage les traces irrécusables de mon trouble.

— Quand le séjour de la capitale vous paraîtra trop pénible, me dit-il, venez à la Maison des fleurs recevoir une cordiale hospitalité. Nous touchons à l'automne, vous ferez les vendanges avec nous.

Arrivé à Paris, je m'efforçai de jeter un peu de distraction sur ma vie. Pour attendre sans trop d'impatience le terme qui m'avait été fixé, je renouai connaissance avec d'anciens amis auxquels j'avais négligé d'écrire. Mais, hélas! qu'ils me parurent changés, soit que l'absence eût réellement modifié leur caractère, soit que je ne fusse plus le même homme. Ces entretiens pleins de cordialité, que j'avais tant aimés autrefois, me semblèrent fades et insignifiants: tous mes amis me déplaçaient. Celui-ci, qui avait passé sa jeunesse à dire du mal des femmes, venait de se marier; celui-là pensait à se jeter dans les honneurs et voulait devenir adjoint du maire. Bref, l'ancienne économie de mes relations avait disparu. Ennuyé, dépaysé, je résolus de passer à Meudon, dans la solitude, les quinze jours qui me restaient à subir. J'espérais retrouver quelques parfums de mon enfance au fond de ces retraites solitaires, de ces vallons cachés où j'avais commencé à réfléchir et à aimer. Hélas! que cette verdure des chaînes et des châtaigniers me sembla triste auprès des gracieux labyrinthes de la maison de l'Isle. La nature m'apparaissait comme un cadavre dépouillé de ce prestige que lui avait donné l'amour. J'essayai en vain de retrouver mon ancienne affection pour elle. L'amour avait trop fortement modifié mes idées et mes sentiments pour que je pusse ressaisir cette vague adoration qui avait marqué les premières années de ma jeunesse. L'heure attendue avec tant d'impatience sonna enfin. Je m'enfermai chez moi, possesseur de cette lettre si longtemps désirée. Avant de l'ouvrir, je l'embrassai mille fois, je la pressai sur mon sein comme une émanation de ma bien-aimée, je cherchais à tirer de la forme des caractères et du choix du papier mille présages favorables à mes desirs; puis d'une main à la fois résolue et tremblante je rompis le cachet. La missive de Laure était ainsi conçue:

« Monsieur,

» Je prie Dieu de vous envoyer du calme et de la résignation.

» Lorsque vous recevrez cette lettre, mon père, ma sœur et moi nous aurons quitté la maison de l'Isle pour n'y plus revenir. Le comte de Favière se rend en Angleterre, où il possède une propriété; ma sœur et moi nous prenons le voile dans un lieu qu'il vous importe peu de connaître, puisqu'une destinée fatale nous désunit à jamais.

» J'espère, monsieur, que vous voudrez bien garder un bon souvenir des heures que nous avons passées ensemble à la Barthelasse. Il y a eu là entre nous pendant quelques jours une de ces amitiés qui se rencontrent bien rarement sur la terre; si cette amitié a été troublée, je ne vous en fais pas précisément un reproche, parce que chacun de nous a agi sans prudence. Nous nous sommes livrés ouvertement là où nous aurions dû nous garder les uns des autres. Les seuls coupables dans cette occasion ont été votre jeunesse et notre isolement. Si j'avais dû vous revoir quelquefois dans le monde, je n'eusse pas osé, monsieur, confier à cette lettre les sentiments de douloureuse estime dont mon âme est pleine; mais, séparée de la vie commune, enfouie avec ma sœur dans une pieuse retraite, où nous demanderons à Dieu les consolations que lui seul peut donner, je ne crains pas de vous dire ici un adieu fraternel. En plongeant en vous-même, en vous rappelant les circonstances de votre séjour dans le Midi, vous arriverez, monsieur, je l'espère, à découvrir que votre imagination a été plus malade que votre cœur. Je dis ceci sans aucune amertume et sans aucun dédain. Plus tard, lorsqu'un amour sérieux aura chassé de votre âme ces premiers attendrissements bien naturels à un poète, lorsque vous connaîtrez la vie avec ses exigences et ses dévouements nécessaires, vous comprendrez que les passions ne se produisent pas toutes d'une manière ouverte, qu'elles ne donnent pas toutes des fleurs. Vous comprendrez qu'une femme peut avoir pour rôle une indifférence calculée quand la vie d'une autre dépend d'un oui ou d'un non prononcé par elle. Je ne puis m'expliquer davantage à ce sujet. Ce que j'ai dit coûte déjà trop à mon caractère; bien qu'assurée de la noblesse de vos sentiments, j'éprouve peut-être une certaine douceur à exhaler ma pensée devant les yeux d'un homme qui n'abusera jamais de cette confiance.

» Ainsi nos deux existences, qui pendant un mois ont marché parallèles, doivent aujourd'hui s'écarter; nous avons chacun notre rôle : vous, monsieur, vous chercherez dans l'étude un remède temporaire à vos douleurs. Lorsque le temps aura cicatrisé vos blessures, vous aimerez d'un amour moins riche, mais plus dévoué, une femme digne de vous. Je sais que vos affections ne tomberont jamais sur une nature au-dessous

de la vôtre, et cette pensée me console, car je désire votre bonheur.

» Moi, assise aux côtés d'une sœur malade, mourante, je m'efforcerai de guérir son corps en calmant son âme dévorée par une passion dont elle n'a pas été maîtresse. Je n'ai pas choisi la plus mauvaise part dans ce monde, celle de me dévouer tout entière à une créature souffrante. Dans cette vie stellaire que vous dépeigniez avec tant d'exaltation, Dieu m'accordera sans doute un regard de bienveillance et plus de bonheur que je n'en ai rencontré sur la terre.

» Avant de terminer cette lettre, je veux vous donner encore un conseil, dussiez-vous me trouver maussade et grondeuse. Vous avez trop lu ces ouvrages fiévreux où les poètes de tous les âges ont exprimé les tortures de leur cœur; emporté dans les hautes sphères où la passion tourbillonne, vous avez pris en haine la réalité, sans l'appréciation de laquelle vous ne trouverez point de véritable félicité ici-bas. Votre adoration mystique de la femme n'est qu'une ardeur passagère, qui tomberait le lendemain lorsque vos yeux dessillés s'arrêteraient sur une idole faite de la même chair que vous. Fermez ces livres dangereux, ils distillent la vie, pour ainsi dire; rassemblant des éléments précieux épars çà et là sur le monde, ils en composent un idéal fantastique pour lequel les jeunes âmes s'éprennent d'une foi aveugle et d'un vrai amour.

» Je prie Dieu encore une fois de vous envoyer du calme et de la résignation. Ne cherchez pas à me revoir, ce serait inutile. Adieu.»

THALÈS BERNARD.

(La suite au numéro prochain.)

CHRONIQUE THÉÂTRALE ET MUSICALE.

Rien en musique, rien en littérature. Quatre de nos théâtres sont toujours fermés, et la plupart des grands artistes sont en tournée à l'étranger ou dans les départements.

* * La réouverture de l'Académie impériale de musique aura lieu dans les premiers jours du mois d'août. On annonce que *la Juive* d'Halévy sera reprise, et qu'une cantatrice nouvelle, madame Donati, fera ses débuts dans cette représentation.

* * Dimanche dernier, l'orchestre du Gymnase musical militaire a exécuté une *chasse* composée par madame Uccelli. Ce morceau, que l'orchestre du Théâtre-Italien avait déjà fait entendre dans le grand concert du 21 avril, a été très-bien rendu par les élèves du Gymnase, et M. Carafa, leur directeur, a voulu que la *chasse* fût exécutée pour la seconde fois aujourd'hui dimanche 46 juillet.

* * Madame Sontag, comtesse Rossi, est morte à Mexico le 17 juin, emportée par le choléra, qui sévit en ce moment avec une intensité terrible dans cette ville.

Madame Sontag avait été appelée dans la capitale du Mexique par un engagement des plus fructueux, dans la compagnie d'opéra italien formée par M. René Masson. Elle devait recevoir 30,000 dollars pour cinq mois de représentations. Dès son arrivée, elle s'était vue l'objet des manifestations enthousiastes de la population mexicaine, et son succès allait sans cesse grandissant, lorsque, le 11 juin, elle fut attaquée par l'épidémie régnante. Elle était annoncée comme devant paraître le soir même dans *Lucrezia Borgia*. Le mal fit d'abord de rapides et alarmants progrès; cependant on parvint à le maîtriser, et le 16 l'illustre artiste était considérée comme hors de danger. Vaine illusion! Quelques heures plus tard une rechute se déclarait, et le 17 au matin madame Sontag rendait le dernier soupir.

Les funérailles ont été célébrées le 19 au milieu d'un immense concours de peuple, auquel le corps diplomatique lui-même avait eu le bon goût de se joindre.

La biographie de madame Sontag est trop connue pour que nous jugions utile de la reproduire aujourd'hui. Née le 15 mai 1805 à Coblenz, cette grande artiste était âgée de quarante-neuf ans, et sa voix charmante, cultivée avec un art exquis, s'était conservée au delà du terme ordinaire. L'école allemande et italienne n'avait pas de cantatrice à lui opposer.

* * Les journaux anglais annoncent la mort de l'aéronaute français Letur. Le *Sun* donne les détails suivants sur cette catastrophe :

« La descente en parachute de l'aéronaute français M. Letur, dont l'ascension avait eu lieu à Cremorn-Gardens, il y a quelques jours, s'est terminée d'une manière fatale pour lui. Il paraît que lorsque le ballon fut arrivé au-dessus de Tottenham, M. Adam, l'une des personnes qui occupaient des places dans la nacelle, trouvant l'endroit favorable, se prépara à descendre. Il coupa deux des cordes qui attachaient le parachute au ballon; mais il s'aperçut que la troisième corde était engagée dans l'appareil de la machine.

» Tout près de la station du chemin de fer de Tottenham, deux employés du chemin de fer s'étaient d'abord saisis de l'ancre attachée au parachute, mais force leur fut bientôt de lâcher prise. M. Adam, pour éviter les dangers que présentaient des arbres dans le voisinage, se mit à jeter du lest; néanmoins on heurta les arbres.

» Le parachute fut ballotté avec une grande violence dans les branchages, que l'on entendait craquer de la station, à la distance d'un quart de mille. Cependant M. Adam parvint à descendre sur le champ, tout près de la station de Marshlane. Les ancrs du parachute étant demeurées attachées à des branches, à peu de distance de l'endroit où M. Adam et son ami étaient descendus, ceux-ci s'empressèrent de courir au secours

du malheureux Français, qui n'avait pas voulu quitter le parachute et s'y tenait accroché avec force.

» Une foule immense fut bientôt sur le théâtre de l'accident, et l'on parvint après beaucoup d'efforts à dégager le malheureux M. Letur, qui, n'ayant pas perdu connaissance, quoique fortement brisé par de nombreuses contusions, poussait des cris et des gémissements. On le transporta à la taverne du chemin de fer près de la station. M. Barrett, propriétaire, le fit placer dans une chambre. On courut chercher un médecin. M. le docteur Lieks arriva.

» Ce pauvre M. Letur, qui ne parle pas du tout anglais, ne cessait pas de répéter : « Mon Dieu ! mon Dieu ! » On le mit dans un lit. Le docteur Lieks examina attentivement ses blessures. Les contusions extérieures parurent peu graves, mais le docteur jugea qu'une lésion interne d'une nature grave et mortelle devait avoir eu lieu.

» Dans la soirée, plusieurs personnes arrivèrent de Cremorn-Gardens, et entre autres M. Franchel, l'ami intime du blessé, et qui l'avait engagé à venir en Angleterre par spéculation. M. Franchel, très-ému et rempli de compassion pour le sort du malheureux, déclara qu'il ne le quitterait pas. Cette assurance parut améliorer beaucoup l'état moral du blessé, qui pensa que sa famille pourrait avoir de ses nouvelles par l'intermédiaire de cet ami.

» M. Franchel n'a pas quitté le blessé jusqu'à son dernier soupir, qu'il a rendu jeudi dernier; et il avait même déclaré qu'il ne quitterait l'hôtel qu'après avoir rendu les derniers devoirs à son ami. Jusqu'à sa mort, M. Letur a gardé sa pleine connaissance. Il s'est entretenu avec calme avec M. Franchel, à qui il a exprimé ses dernières volontés. Il avait quarante-neuf ans. On dit qu'il laisse sa famille dans l'indigence à Paris. Sa malheureuse femme est dans un état de grossesse très-avancé.

» Parmi les personnes qui ont montré le plus d'intérêt pour ce malheureux a été M. Simpton, propriétaire de Cremorn-Gardens. Le parachute n'a pas été très-endommagé, il reste déposé à la taverne pour être examiné par le coroner et le jury.

Notre chronique se borne aujourd'hui à deux nécrologies. Nous espérons la semaine prochaine avoir des nouvelles plus riantes à donner à nos lectrices.

LÉOPOLD DANJEAU.

La méthode de madame Cavé, le *Dessin sans maître*, a été traduite en allemand, elle est adoptée aux États-Unis, et madame Cavé forme dans son atelier, 5, rue de Suresnes, près la Madeleine, des professeurs pour les écoles de différents pays; le cours spécial pour les demoiselles vient de commencer: nous invitons les mères de famille à le visiter.